

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**47/4 | 2006**  
**Varia**

---

# Jochen Hellbeck, Revolution on my Mind

**Malte Griesse**

---



### **Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6748>

DOI : [10.4000/monderusse.6748](https://doi.org/10.4000/monderusse.6748)

ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 859-863

ISBN : 978-2-7132-2098-2

ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

Malte Griesse, « Jochen Hellbeck, Revolution on my Mind », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6748> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6748>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

---

# Jochen Hellbeck, *Revolution on my Mind*

Malte Griesse

---

## RÉFÉRENCE

Jochen HELLBECK, ***Revolution on my Mind. Writing a Diary under Stalin***. Cambridge, MA. – Londres : Harvard University Press, 2006, 436 p.

- 1 Longtemps attendu par de nombreux chercheurs travaillant sur le stalinisme, voici finalement sorti le livre de Jochen Hellbeck sur les journaux intimes à l'époque stalinienne. Dans ce remaniement d'une thèse de doctorat soutenue en 1998 à l'université de Columbia, l'historien reprend et développe ses hypothèses sur ce qu'il appelle une « subjectivité illibérale », déjà présentées sous différents aspects dans plusieurs articles publiés dans de grandes revues historiques.
- 2 La lecture d'une bonne cinquantaine d'écrits diaristes rédigés dans l'Union soviétique de l'entre-deux-guerres a amené l'auteur à la constatation que le discours soviétique officiel – avec ses valeurs collectivistes et le projet de créer un Homme nouveau dont tous les potentiels seraient réalisés au sein du collectif – a pénétré plus profondément dans la vie personnelle des citoyens qu'on ne l'avait cru jusque-là. Bien que les journaux analysés soient fort hétérogènes, leurs auteurs sont pratiquement tous intimement concernés par le projet de refonte du matériau humain. Ce projet, ils ne le considèrent pas comme une tâche du régime ou des pédagogues, avec laquelle ils n'auraient personnellement rien à voir, mais ils l'adoptent activement pour eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils entreprennent des efforts individuels pour se transformer en hommes ou femmes nouveaux, chacun à sa manière. La conception de la vie comme une « lutte » permanente, qui ressort de la grande majorité des journaux, se réfère non seulement au travail exigé des citoyens pour « construire le socialisme » ou pour démasquer les « ennemis du peuple », mais aussi à la lutte active de chacun pour son propre perfectionnement, pour l'éradication de tout ce qu'il y a en lui de petit-bourgeois, contre la soumission à l'emprise d'intérêts égoïstes

qui relèvent d'un individualisme décadent, caractéristique du monde ancien ou du capitalisme des pays environnants. À l'encontre, l'Homme nouveau est censé faire sienne la cause du collectif, penser et sentir à l'échelle du pays, et ainsi se pénétrer de cette grandeur, au lieu de vivre dans un monde cloisonné.

- 3 Tout en soulignant le rôle-clé de la révolution de 1917 comme cadre de référence pour les diaristes, Hellbeck attribue la forte implication et les énormes efforts individuels de ces derniers au cadre volontariste de l'époque stalinienne. Soit grosso modo à partir du « grand tournant », de façon encore plus marquée à partir du lancement du mouvement stakhanoviste, époque d'un nouvel élan d'héroïsme, qu'il distingue nettement de la période antérieure de la NEP, qualifiée, un peu schématiquement à mon avis<sup>1</sup>, de mécaniciste, renvoyant aux idées de Gastev et autres, qui s'imaginaient l'Homme nouveau comme un homme-machine. Il fallait donc une revalorisation de la volonté humaine dans le processus historique, un déplacement du déterminisme économique vers le facteur humain (et politique), non seulement pour déclencher un nouvel enthousiasme – inouï –, mais aussi pour donner chair au projet, auparavant peu concret, de création d'un homme plus développé et plus universel qu'il n'y en avait jamais eu dans l'histoire de l'humanité.
- 4 L'auteur propose quatre études de cas individuels. La première, celle de Zinaïda Denisevskaja, enseignante fortement enracinée dans le « service du peuple » proclamé par l'intelligentsia prérévolutionnaire, illustre particulièrement bien cette hypothèse, puisque son journal commence dès 1900 et reflète les changements d'attitude et l'évolution idéologique de l'auteur sur une trentaine d'années. Au départ hostile à la prise de pouvoir des bolcheviks, ces « barbares destructeurs », Denisevskaja, qui travaille dans une ferme expérimentale dans la région de Voronej, intègre au fur et à mesure le système de valeurs des nouveaux dirigeants. Certes, sa relation amoureuse avec un jeune communiste joue également en faveur de sa « conversion », mais c'est le grand tournant qui semble réconcilier les idéaux de l'ancienne intelligentsia avec la politique et les projets titanesques du régime – ceci en dépit des conséquences désastreuses d'une collectivisation qu'elle observe de près à la campagne et dont elle est finalement victime elle-même, mourant de la famine en 1933.
- 5 Ces études de cas sont d'autant plus précieuses que Hellbeck inclut dans son analyse un certain nombre d'autres documents personnels : lettres surtout, mémoires et travaux littéraires, ces derniers étant le fait de nombreux diaristes qui considéraient souvent leur écriture intime comme un exercice préliminaire à des efforts littéraires plus ambitieux. Ce penchant pour l'activité littéraire témoignait des ambitions pédagogiques des auteurs qui, inspirés par le slogan stalinien de l'écrivain « ingénieur des âmes », cherchaient à mettre à la disposition des autres leur propre expérience du travail sur soi. La littérature et ses protagonistes devenaient donc un modèle d'identification. Hellbeck montre très bien comment les diaristes, inspirés par leurs lectures, choisissent comme modèle un protagoniste réel ou fictif (Korčagin d'Ostrovskij ou Čapaev de Furmanov, par exemple), tout en s'efforçant de parvenir au niveau de modèle pour les autres.
- 6 La tendance missionnaire est particulièrement marquée chez le jeune « promu » Leonid Potemkin (né en 1914), qui, tout en consacrant son énergie à l'entraînement de sa volonté et de sa force de caractère, veut devenir un leader et diriger des collectifs (sa carrière est couronnée en 1965 par son ascension au poste de ministre adjoint de Géologie de la RSFSR). Toujours à la recherche de méthodes pour le travail sur soi, Potemkin finit par rédiger lui-même un manuel d'entraînement du soi. Ayant choisi la biographie de Lenin

comme modèle, il est marqué par le discours sur la *kul'turnost'*, dans laquelle il ne voit pas une pure question de style mais le reflet d'un for intérieur élargi, d'un nouvel horizon culturel chez des individus semblables à lui, censés constituer la nouvelle intelligentsia soviétique. Curieusement, il interrompt son écriture diariste au milieu des années 1930, non pas pour se taire au moment délicat des grandes purges, mais pour traiter de questions pressantes dans le cadre d'une correspondance avec une amie intime. Les efforts pour vivre au rythme des plans quinquennaux, pour inscrire toute sa vie dans le « nous » collectif comme lieu de réalisation et non pas d'effacement du « moi », dans le but de parvenir à un élargissement de sa personnalité – tous ces efforts d'introspection sont présents dans le journal. Les correspondants se corrigent mutuellement, ce qui rend d'autant plus efficace leur quête d'autodiscipline. Ils partagent aussi succès et exploits, enthousiasme quant à la politique du gouvernement soviétique, mais aussi crises de défaitisme et doutes, généralement suivis d'une exhortation de l'interlocuteur à se prendre en main et à continuer la lutte<sup>2</sup>.

- 7 À en croire Hellbeck, le décalage entre réalité et représentation n'est pas perçu au premier abord comme un défaut que l'on reproche au régime, mais comme un hiatus entre présent et avenir, qui doit être dépassé aussi bien par un travail pour la société que par un travail sur soi-même, indispensable pour percevoir et comprendre la vérité et le réel au-delà des apparences superficielles. La vérité ne peut être reconnue qu'à l'aide de la dialectique qui voit le présent dans un flux permanent, celui d'un processus historique universel, qui dévoile ainsi direction et potentiel de développement au-delà de la réalité empirique. Ce travail sur la réalité et la façon de la percevoir renvoie au réalisme socialiste et il n'est guère surprenant que les diaristes soient d'autant plus pris par cette logique qu'ils cherchent (souvent avec beaucoup de sérieux) à s'investir dans la littérature. Pour la plupart d'entre eux, introspection et entraînement de soi sont inséparables de l'expansion et de l'élargissement du moi individuel, de sa participation avec tout son être au processus historique. Ceci a des conséquences pour le statut des journaux qu'il est problématique d'appeler « intimes » (en anglais le problème ne se pose pas), puisqu'ils sont un moyen de dépasser les limites de l'intimité, ressenties comme trop étriquées. Tout comme la réalité socio-économique du pays, le moi n'est pas perçu comme une entité stable, mais nécessitant un travail continu de mise au niveau avec l'histoire. D'où l'évaluation du stalinisme comme profondément inscrit dans une forme spécifique de la modernité, une modernité que Hellbeck qualifie d'« illibérale » et qu'il cherche à placer dans un cadre comparatiste plus large, celui des aspirations à faire partie d'un mouvement qui offre une conception du monde cohérente, investissant de sens transcendant une réalité extérieure contingente et fortuite. Ces aspirations auraient été fondamentales pour la vie culturelle et politique de l'Europe dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle.
- 8 Au-delà des doutes, Hellbeck répertorie aussi chez ses diaristes des observations critiques qui vont jusqu'à contester frontalement la légitimité du régime. Or, à quelques exceptions près, très marginales, cette critique repose sur la même notion d'un moi à réaliser dans le flux révolutionnaire de l'Histoire et sur les mêmes catégories : « histoire », « révolution » ou « peuple », que le régime savait manipuler efficacement : « À en juger par les journaux que j'ai étudiés, le régime stalinien a réussi à faire taire bien des critiques, non seulement par la répression et la menace, mais, indirectement, par un ostracisme social et par le contrôle de la sémantique du moi socialiste » (p. 361). Isolés du collectif par le fait même de leur critique, ces individus devenaient des êtres « superflus », solitaires et isolés, inutiles à la société – destin le pire pour qui est à la

recherche de sens social et historique. D'où la tendance à retourner la critique du régime en autocritique, car la menace d'inutilité équivalait à l'annihilation d'un individu qui ne pouvait s'épanouir qu'au sein du collectif.

- 9 À partir de documents passionnants, Hellbeck a très bien mis en relief et nuancé nos connaissances sur le degré d'identification et de soutien dont a joui le régime stalinien. Pareille identification n'est cependant pas une découverte totalement nouvelle, au vu des mémoires comme ceux de Lev Kopelev, publiés depuis longtemps en Occident<sup>3</sup>. S'appuyant sur un énorme travail de recherche et présentée dans un style très agréable, la démarche de Hellbeck invite à être poursuivie. Il faudrait, pour des recherches à venir dans ce même champ, diversifier le cadre méthodologique en analysant, au-delà de la juxtaposition binaire entre « individu » et « collectif » (à laquelle le genre du journal se prête), des instances intermédiaires, les relations de proximité, ce qui permettrait de mieux conceptualiser aussi bien les contradictions internes (selon moi constitutives) du système, que l'enjeu de la critique, dont le potentiel détermine largement les craintes des dirigeants du pays, si irrationnelles soient-elles, et qui commande par là même le déclenchement de la dynamique répressive<sup>4</sup>.

---

## NOTES

1. Voir Anna Krylova, « Beyond the Spontaneity-Consciousness Paradigm : 'Class Instinct' as a Promising Category of Historical Analysis », *Slavic Review*, 62, 2003, p. 1-23, qui remet en question ce schéma déjà élaboré par Raymond Bauer dans son étude sur la psychologie en Union soviétique. Voir R. Bauer, *The New Man in Soviet Psychology*, Cambridge, MA : Harvard University Press, 1952.

2. Pour les autres études de cas sur Stepan Podlubnyj et Aleksandr Afinogenov que Hellbeck a déjà exposées ailleurs, voir mon compte rendu dans les *Cahiers du Monde russe*, 43/4, octobre-décembre 2002, p. 739-743.

3. Voir la trilogie des mémoires de Kopelev « publiée » en samizdat et traduite presque en même temps dans plusieurs langues occidentales : *I sotvoril sebe kumira*, 1976 ; *Hranit' večno*, 1976 ; *Utoli moja pečali*, 1980. Seule la deuxième partie est traduite en français : Lev Kopelev, *À conserver pour l'éternité*, trad. du russe par Louis Martinez, avec la coll. de Dimitri Sesemann, P. : Stock, 1976.

4. En ce qui concerne les enjeux et la dynamique de la critique à partir de sources qui prennent en compte les relations du proche et leur lien au général, voir Malte Griesse, « Enjeux historiques des journaux et de la correspondance dans la réécriture de l'histoire de la révolution sous Stalin », à paraître.